

Statut de la langue et relation aux médias

Simon Laflamme and Christiane Bernier

Number 8, 1998

Se comparer pour se désenclaver

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004652ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004652ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laflamme, S. & Bernier, C. (1998). Statut de la langue et relation aux médias. *Francophonies d'Amérique*, (8), 53–64. <https://doi.org/10.7202/1004652ar>

STATUT DE LA LANGUE ET RELATION AUX MÉDIAS¹

Simon Laflamme et Christiane Bernier
Université Laurentienne (Sudbury)

Depuis Innis² et McLuhan³, on sait que les médias sont des éléments de la définition même des sociétés, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas de simples instruments de la transmission de l'information, d'une information qui pourrait être produite indépendamment d'eux, indépendamment de leur rôle dans l'ensemble de la société. Ce n'est pas que toute information soit immédiatement et intégralement produite dans son seul rapport aux moyens de communication, c'est que les moyens de communication font partie de la structure de la société et que, en tant que tels, ils constituent l'une des conditions de possibilité de la production de l'information. Il ne s'agit pas ici d'un rapport de nécessité en ce que quelque média que ce soit, quelle que soit la société où il intervient dans l'espace et dans le temps, façonnera toujours les messages de la même manière. Breton et Proulx⁴ l'ont bien montré en relevant certains contre-exemples qui minimisent la portée de la thèse de l'équivalence du médium et du message aussi bien que de celle de la détermination inconditionnelle du média. Mais ce n'est pas parce qu'on ne peut pas parler d'homologie absolue qu'il n'est pas permis d'avancer que les médias ne sont pas des traits fondamentaux des sociétés.

Les médias déterminent les sociétés, l'organisation sociale et les formes de la production et de la circulation de l'information. Et il s'agit moins d'une influence des messages sur la conscience des individus ou des populations, ainsi que l'ont soutenu et le soutiennent encore trop d'écrits en psychologie sociale et en sociologie des communications notamment⁵, que d'une intervention dans le cadre global des facteurs à partir desquels s'établissent les relations sociales. Dans la contemporanéité, la reproduction et la production même des rapports sociaux, d'une culture, dépendent dans une large mesure de l'action des médias. La relation entre les médias et les consciences collectives ou les rapports sociaux est donc moins celle d'une persuasion unilatérale que celle d'une dialectique. Une culture qui ne dispose pas de messages médiatiques, qui n'en produit pas ou ne s'y donne pas accès, est une culture fortement menacée⁶.

Les médias ne sont pas tous les mêmes. Ils n'agissent pas tous pareillement dans et sur les populations. Certains sont plus prestigieux que d'autres, mais leur réputation varie selon la situation: la télévision jouit d'une grande considération parce que son audience est potentiellement vaste; l'imprimé est lui aussi estimé puisqu'on lui associe la pensée et qu'on lui reconnaît une

forte aptitude à éveiller l'imaginaire. Dans les faits, une culture bénéficie fortement de la capacité de ses membres à s'exposer à toutes les formes de messages, qu'ils soient imprimés, télévisuels ou radiophoniques. Mais la société de communication de masse, malgré la qualité et la diversité des documents imprimés qui y circulent, et probablement à cause de la place que la télévision occupe dans le champ de la diffusion de l'information, produit bon nombre d'analphabètes ou, en tout cas, ne fait pas de la lecture une activité aussi habituelle que celle qui consiste à regarder la télévision.

Dans le cas de la francophonie minoritaire au Canada, la question du rapport aux médias se pose avec gravité. D'abord, parce que, dans bien des circonstances, la situation du destinataire des messages est celle d'un minoritaire et que le majoritaire, l'anglophone, n'est rien de moins que le plus puissant des producteurs et des diffuseurs de messages mass-médiatisés; or, le destin de la francophonie, comme culture, dépend de la manière dont elle fait usage des moyens de communication de masse, de la manière dont elle s'expose aux médias de langue française⁷. Ensuite, parce que l'analphabétisme des populations d'expression française au Canada a atteint d'énormes proportions⁸. Tout cela nuit de nombreuses façons à la fois aux individus et à toute la culture canadienne-française.

Dans ce cadre de préoccupations, des recherches ont été effectuées pour découvrir la manière dont les francophones de l'Ontario utilisent les moyens de communication. Un premier rapport, *Souvent en français*⁹, a déjà été publié. Il relève huit phénomènes majeurs :

- 1) on lit peu dans l'ensemble ;
- 2) plus on lit d'une façon générale, plus on lit aussi en français ; donc le fait de lire en anglais n'est pas en lui-même un facteur d'assimilation ;
- 3) ce sont les jeunes de la 10^e année qui manifestent le moins d'intérêt pour le français¹⁰ ;
- 4) l'instruction, après la 10^e année, augmente l'inclination vers le français ;
- 5) il y a peu de variation selon le lieu de résidence : on ne peut pas dire que plus une région offre de documents en français, plus les individus tendent à lire en français ; les francophones qui lisent se procurent de la documentation en français, où qu'ils soient ;
- 6) plus on est instruit, plus on s'adonne aux activités de lecture *en général* et *en français* ;
- 7) la langue parlée à la maison a une influence sur la langue de lecture : plus on parle français au foyer, plus on tend à lire en français ;
- 8) plus on est instruit, moins on regarde la télévision.

Un second texte paraîtra sous peu : « Interrelations des médias et lecture en contexte francophone minoritaire¹¹ ». Il note cinq points importants :

- 1) le rapport à un média particulier est relativement indépendant du rapport aux autres médias : on ne peut pas dire, par exemple, que plus on regarde la télévision, moins on lit ;

- 2) la relation aux médias dans leur ensemble tend à avoir lieu en anglais; l'exposition au français est néanmoins importante;
- 3) le niveau d'éducation et l'occupation sont les principaux déterminants de la relation aux médias; ils dépassent la variable région; de sorte qu'on peut affirmer que ce n'est pas la disponibilité du canal qui détermine l'exposition, mais les qualités sociales des destinataires, c'est-à-dire la façon dont la région fabrique ses destinataires de médias;
- 4) l'âge est un facteur déterminant: les enfants et les adultes s'exposent davantage au français que les adolescents, et les adultes plus que tout le monde;
- 5) le Nord-Ouest et le Sud-Ouest s'exposent davantage aux messages télévisuels, mais c'est parce que la population francophone y est moins instruite.

Ces études laissent quelques questions sans réponse. On ne trouve pas de différence entre les régions qui soit attribuable à autre chose qu'aux caractéristiques des destinataires de l'ensemble de la population du milieu, caractéristiques dont les traits dépassent les régions. Et cela vaut aussi bien pour l'exposition *en général* que pour l'exposition *en français*. Mais cette conclusion vaut-elle pour des milieux où le français n'est pas minoritaire, notamment en ce qui a trait à l'exposition au français? Obtiendrait-on les mêmes conclusions si l'on étudiait le cas des francophones au Québec? En outre, observerait-on au Québec la résistance au français, qu'on trouve partout en Ontario chez les adolescents? Pour répondre à ces questions, on pourrait comparer des populations en fonction de la situation démographique de la langue française, par exemple, dans des villes de taille importante.

Rappel méthodologique

Il importe ici de rappeler que les analyses ont porté sur un échantillon de 2 917 individus. Cet échantillon était composé d'élèves des niveaux de 2^e, 4^e, 7^e, 10^e et 12^e années, de parents et de grands-parents de ces jeunes, répartis dans les cinq régions de l'Ontario; il comprenait aussi une sélection d'étudiants des institutions postsecondaires francophones de la province; en faisaient également partie des élèves des niveaux de 7^e (première secondaire) et de 10^e (troisième secondaire) années d'une école de la région de Montréal, de même qu'une certaine proportion de leurs parents et grands-parents. Cette composante québécoise de l'échantillon n'a servi que dans quelques analyses sommaires de *Souvent en français*; elle n'a pas été utilisée, bien entendu, dans l'étude comparée des régions de l'Ontario. On recourt ici à elle pour vérifier s'il y a des différences dans le rapport aux médias des populations selon la situation de la langue française dans l'environnement de la personne qui habite un grand centre urbain; l'échantillon montréalais permet d'observer les attitudes des francophones quand la langue majoritaire est le français; on peut comparer l'attitude de ces personnes à celle des individus de Toronto,

où la langue française est nettement minoritaire, et à celle des gens d'Ottawa, où la langue française est moins nettement dominée.

Cette comparaison repose sur un échantillon de 405 individus distribués comme l'indique le tableau 1.

Tableau 1
Répartition des individus de l'échantillon
selon la ville et le statut pour l'analyse

Ville	7 ^e	10 ^e	Parents et grands-parents	Total
Montréal	25	36	90	151
Ottawa	28	41	104	173
Toronto	10	21	50	81
Total	63	98	244	405

Le rapport à la lecture

Pour observer l'inclination à la lecture, on a énuméré diverses activités et l'on a demandé aux personnes qui répondaient au questionnaire d'indiquer sur une échelle de Likert à quatre niveaux (1 = «jamais», 2 = «parfois», 3 = «souvent», 4 = «très souvent») leur rapport à chacune d'elles. Une première énumération présentait les activités de lecture *en général*. Une deuxième série s'enquêrait de la tendance à s'adonner à ces activités *en français*. Pour diverses raisons théoriques et statistiques¹², on a retenu cinq activités *en général* dont on a pour chacune le pendant *en français*:

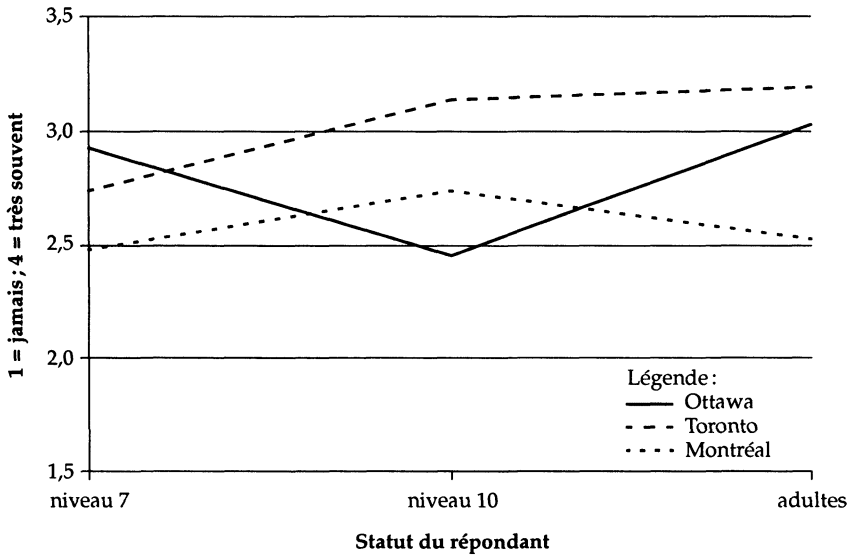
Tableau 2
Activités de lecture *en général* et *en français*

1) Je lis dans le cadre de mes études et de mon travail.	1) Je lis en français dans le cadre de mes études et de mon travail.
2) Je lis des journaux.	2) Je lis des journaux en français.
3) Je lis des revues ou des magazines.	3) Je lis des revues ou des magazines en français.
4) Je lis des bandes dessinées.	4) Je lis des bandes dessinées en français.
5) Je lis des livres.	5) Je lis des livres en français.

Les activités qui correspondent à chacune de ces séries ont ensuite été additionnées puis divisées par cinq de sorte que, pour chacune d'elles, on obtient un score moyen dont la valeur se situe nécessairement entre un et quatre.

On a procédé à une analyse de variance à deux facteurs pour examiner s'il y avait une différence selon la région et selon le statut du répondant, et ce pour les deux séries d'activités de lecture.

1. Habitudes de lecture en général selon la ville et le statut du répondant



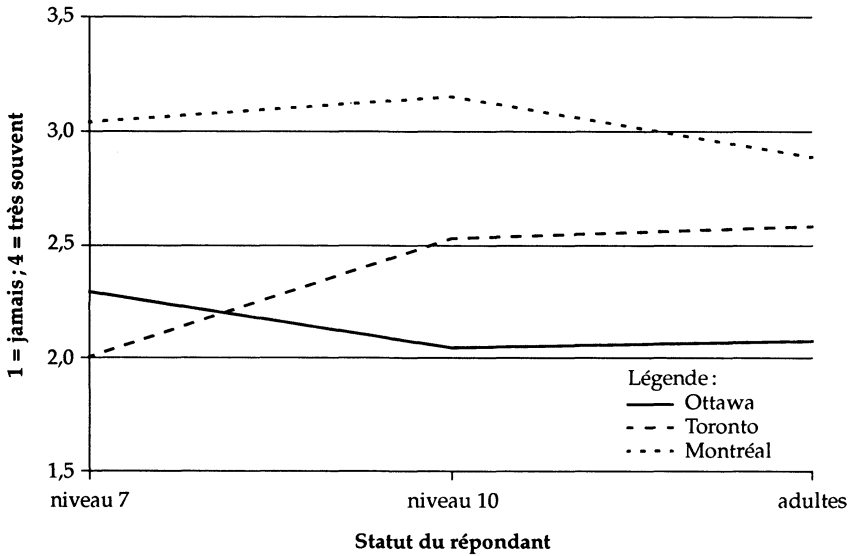
L'analyse révèle pour la lecture *en général* un effet d'environnement¹³, un effet de statut¹⁴ et un effet d'interaction¹⁵. C'est à Montréal que les personnes estiment, dans l'ensemble, lire le moins souvent ($\bar{x} = 2,57$); c'est à Toronto que la moyenne est la plus élevée (3,10); à Ottawa, on trouve une valeur intermédiaire ($\bar{x} = 2,85$). La variation selon le statut du répondant est moins nette: chez les élèves de 7^e, la moyenne est de 2,73, elle descend quelque peu à 2,68 chez les élèves de 10^e puis remonte à 2,88 chez les parents et les grands-parents. Mais chaque environnement a son originalité si l'on prend en considération le statut du répondant, ainsi que l'illustre le premier graphique. Les élèves de 7^e année lisent moins à Montréal qu'ailleurs. Comme les élèves de Toronto, en 10^e, ils lisent plus qu'ils ne le font en 7^e mais leur moyenne reste en dessous de celle des Torontois. À Ottawa, les élèves de 10^e année lisent moins que ceux de 7^e et moins que ceux qui sont à leur niveau à Montréal et à Toronto. À Toronto et à Montréal, on note peu de différences entre le rapport à la lecture des adultes et celui des étudiants de 10^e. À Ottawa, les adultes affichent une moyenne plus élevée que celle des élèves de 10^e. On peut subdiviser le groupe des parents et des grands-parents en fonction de l'âge. Cela permettra de vérifier si les adultes de l'Ontario qui n'ont probablement pas fait d'études secondaires — puisque le système d'éducation n'offrait pas, quand ils étaient jeunes, un enseignement public à ce niveau — lisent moins que les plus jeunes. On distinguera alors parmi ces adultes les gens qui ont moins de 45 ans et ceux qui sont âgés de 45 ans ou plus. Si l'on prend toujours en considération la région, l'analyse de variance bifactorielle détecte

encore deux effets principaux et un effet d'interaction. L'effet seul de la ville est celui que présente le premier graphique¹⁶, où il apparaît que les adultes de Montréal ($\bar{x} = 2,51$) estiment lire moins fréquemment que ne le considèrent pour eux-mêmes ceux d'Ottawa ($\bar{x} = 3,01$) et de Toronto ($\bar{x} = 3,18$). L'effet de l'âge¹⁷, dans l'ensemble, se manifeste par le fait que la moyenne des plus jeunes ($\bar{x} = 2,80$) est inférieure à celle des plus vieux ($\bar{x} = 2,97$). Mais la différence est faible. L'interaction¹⁸, quant à elle, se justifie par une diminution de la moyenne si l'on va des adultes de moins de 45 ans ($\bar{x} = 2,56$) à ceux de 45 ans et plus ($\bar{x} = 2,44$) à Montréal alors que, à Ottawa et à Toronto, ce sont les plus vieux ($\bar{x} = 3,23$ et $3,26$ respectivement) qui lisent davantage que les plus jeunes ($\bar{x} = 2,80$ et $3,15$ respectivement). L'hypothèse d'une moins forte inclination à la lecture chez les adultes les plus âgés de l'Ontario ne trouve donc pas sa confirmation.

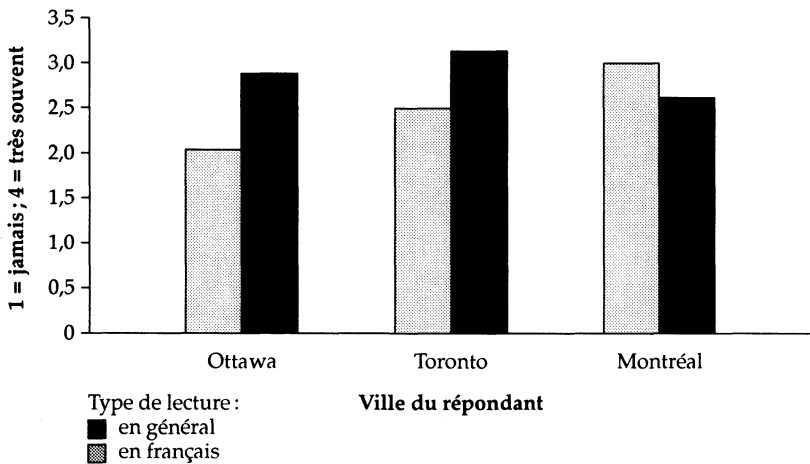
Pour ce qui est de la lecture *en français*, on découvre un effet d'environnement très marqué¹⁹ mais aucun effet de statut²⁰ ni d'interaction²¹. À Montréal, les moyennes de l'autoestimation de la lecture en français sont plus élevées qu'ailleurs, qu'il s'agisse des jeunes de 7^e, de ceux de 10^e ou des adultes. La différence entre la lecture *en général* et la lecture *en français* est partout significative mais le rapport est inversé à Montréal. À Ottawa, on estime, pour l'ensemble des individus²², lire *en général* à une moyenne de 2,88, mais, *en français*, à une moyenne de 2,07. À Toronto, bien que les scores soient supérieurs, le rapport entre les deux types d'activités²³ est comparable à celui qu'on observe à Ottawa: des moyennes de 3,13 *en général* et de 2,51 *en français*. À Montréal, la moyenne pour la lecture *en général* est de 2,61 et celle de la lecture *en français* de 3,02; ainsi, même si le Montréalais tend à lire un peu moins que les citoyens des deux autres centres urbains, quand il le fait, cela a lieu plus normalement qu'ailleurs *en français*²⁴.

L'effet de l'environnement se manifeste donc de deux façons: la ville détermine la propension à lire *en général* aussi bien que la tendance à le faire *en français*. Dans le grand centre urbain où la majorité est francophone, les personnes liront plus communément *en français* que dans celui où l'anglais domine, mais on ne peut pas dire que la probabilité de lire *en français* dépend simplement de la proportion de francophones dans la communauté urbaine puisque, dans ce cas, le francophone qui habite Ottawa devrait davantage s'adonner à la lecture *en français* que ne le fait celui de Toronto, contrairement à ce que donnent à observer les données. Il importe aussi de souligner que ces analyses valent pour les grands centres urbains. De petites villes en région, même si le français y est nettement dominant, ne présenteraient pas des résultats tout à fait semblables: à Hearst, par exemple, on ne détecte pas de différence significative entre les deux types d'activités pour une configuration « échantillonnale » comparable²⁵; on note tout de même que la lecture *en français* est là plus probable qu'à Ottawa. Dans les sociétés contemporaines, le statut d'une langue pour une communauté globale dépend beaucoup plus de la place que la langue occupe dans un grand centre urbain que de sa position dans une petite ville excentrée, même pour cette petite agglomération. Si, par

2. Habitudes de lecture en français selon la ville et le statut du répondant



3. Habitudes de lecture selon la ville en général et en français



ailleurs, on n'est pas pareillement interpellé par la lecture *en général* dans les trois centres, cela tient beaucoup moins au statut démographique de la langue du lecteur qu'aux caractéristiques des lecteurs qu'un milieu produit globalement, et non pas dans les simples relations interpersonnelles: par exemple,

dans la société mass-médiatisée, il ne suffit pas que le parent soit instruit pour que son enfant lise, mais plus une région produira d'individus dont les caractéristiques sont celles d'un lecteur, en l'occurrence, ici, plus elle produira en grand nombre des personnes instruites, plus il sera probable que l'enfant s'adonnera à la lecture²⁶. Dans notre échantillon, on note que la moyenne des rangs pour la scolarité est plus élevée à Toronto (153,86) qu'à Ottawa (123,59) et qu'à Montréal (66,84); et les différences sont significatives²⁷; c'est là un indice du type de milieu à l'intérieur duquel évoluent les répondants.

Le rapport à la télévision

Les manifestations du rapport à la télévision ne sont pas identiques à celles de la relation à l'imprimé.

On ne trouve pas d'effet significatif de l'environnement pour ce qui est du temps qui est consacré à regarder la télévision²⁸: dans les trois centres urbains, les populations écoutent à peu près également la télévision. On remarque cependant une variation en fonction du statut du répondant²⁹: les enfants de 7^e année ($\bar{x} = 15,86$ heures par semaine) sont plus longtemps devant le petit écran que ceux de 10^e ($\bar{x} = 10,84$ heures par semaine) et que les adultes pris dans l'ensemble ($\bar{x} = 10,63$ heures par semaine). Si l'on examine maintenant la tendance à regarder la télévision *en français*, on trouve une variation selon l'environnement³⁰ et selon le statut³¹, mais sans interaction des variables³². Pour le vérifier, on compare les positions des répondants sur une échelle de Likert à quatre niveaux dont les extrémités sont 1 = « jamais en français » et 4 = « toujours en français »; donc, plus la moyenne est élevée, plus le groupe tend à regarder la télévision en français. À Ottawa, la moyenne est de 2,13; à Toronto, elle est de 2,21; à Montréal, elle est de 3,37. À nouveau, si l'on tend davantage à s'adonner à une activité en français à Montréal que dans les deux autres villes, ce n'est pas là où l'anglais est le plus dominant qu'on s'expose le moins au français. Les jeunes de 7^e ($\bar{x} = 2,50$) et les adultes ($\bar{x} = 2,77$) sont ceux qui, dans l'ensemble, penchent le plus pour le français; les adolescents de 10^e ($\bar{x} = 2,29$) témoignent d'une certaine résistance à l'égard du français, phénomène qu'on a maintes fois observé en Ontario français. Or, on trouve le même phénomène à Montréal, quoique les scores pour le français soient, pour chacun des statuts, supérieurs à ceux des deux villes de l'Ontario. En effet, dans la métropole québécoise même, on constate³³ que les jeunes, autour de la quinzaine, ont moins d'inclination pour le français que les autres: leur moyenne est de 3,09 alors que les enfants de 7^e année ont là une moyenne de 3,39 et que les adultes affichent un score de 3,48.

Le rapport à la radio

Les attitudes à l'égard de la radio s'apparentent à celles qui sont relatives à la télévision.

En ce qui a trait au temps d'écoute, on ne découvre pas de variation significative selon la ville³⁴: les moyennes en heures par semaine sont de 8,81, 8,37 et 9,57 respectivement pour Ottawa, Toronto et Montréal. La non-inféribilité des différences est attribuable à la faiblesse des écarts entre les moyennes et surtout à l'importance des variations individuelles. Les moyennes ne sont toutefois pas les mêmes pour chacun des statuts³⁵: elles sont de 8,34 heures par semaine pour les jeunes de 7^e, de 5,29 pour ceux de 10^e et de 10,68 pour les adultes, tous âges confondus. Encore ici, les différences individuelles sont importantes, plus que pour la télévision, ce qui montre bien que le rapport à la radio est moins bien défini que la relation à la télévision. La force de ces particularités rend l'interaction de la ville et du statut non significative³⁶, malgré certaines différences relativement importantes. En ce qui concerne la propension à écouter la radio en français, l'environnement, ici encore, a une nette influence³⁷: à Montréal, la moyenne s'élève à 3,35 sur l'échelle de Likert; à Ottawa, elle est à 2,11 et, à Toronto, elle s'abaisse à 1,85. L'hypothèse selon laquelle plus la proportion de francophones dans une région est importante, plus l'inclination à s'adonner à des activités en français est grande trouve ici quelque confirmation. Le statut du répondant fait aussi varier les moyennes³⁸: dans l'ensemble, les adultes ($\bar{x} = 2,80$) préfèrent le français, se différenciant ainsi des plus jeunes ($\bar{x} = 2,13$ et 2,06 respectivement pour les jeunes de 7^e et de 10^e).

Le rapport à la musique enregistrée

Les résultats pour l'écoute de la musique enregistrée s'apparentent quelque peu à ceux qui valent pour la télévision et la radio, mais ils sont moins nets.

On ne note pas d'influence de la région³⁹: les moyennes en temps d'écoute par semaine, pour Ottawa, Toronto et Montréal, sont dans le même ordre de 5,33, 7,29 et 5,25; il importe une nouvelle fois de souligner l'importance des différences entre les individus à l'intérieur même de chacune de ces moyennes, ce sont elles qui, principalement, rendent non inférable la distance entre les groupes; on ne peut nier, cependant, qu'Ottawa et Montréal présentent des moyennes équivalentes. Les plus jeunes écoutent davantage de musique que les plus vieux: en 7^e et en 10^e, les moyennes sont de 8,02 et de 7,55; chez les adultes, la moyenne diminue à 4,33 heures par semaine. La musique en français a la préférence dans un environnement à dominance française⁴⁰, mais la moyenne de Montréal est ici beaucoup moins élevée qu'elle ne l'était dans les autres cas d'exposition aux médias non imprimés: elle ne se situe plus qu'à 2,46 sur l'échelle de Likert; les moyennes d'Ottawa et de Toronto, elles, sont de 1,57 et de 1,72. On notera encore une fois l'inclination plus grande vers le français à Toronto qu'à Ottawa. Il n'y a pas d'effet d'interaction de l'environnement et du statut du répondant⁴¹: les scores de Montréal suivent à peu près la même tendance que ceux d'Ottawa et de Toronto, à cela près que, à Montréal, les jeunes écoutent beaucoup moins de musique en français par rapport aux adultes que les jeunes d'Ottawa et de Toronto par rapport aux adultes de leur ville respective; Montréal n'échappe pas vraiment

à la préférence des jeunes pour la musique anglaise. Sur l'échelle de Likert, les moyennes pour les élèves de 7^e et de 10^e sont en deçà de deux, à 1,91 et 1,89 respectivement; pour les adultes, la moyenne est de 2,83; ces différences sont significatives⁴².

Conclusion

Ces analyses ne révèlent une différence entre les villes, pour ce qui est de l'exposition aux médias *en général*, que dans le cas des activités de lecture: à Montréal, on semble lire un peu moins que dans les deux autres centres urbains. On peut en conclure que la réticence à lire est liée davantage à la mass-médiatisation ou, plus généralement, à la postmodernisation — dont les médias sont le corollaire — qu'à la situation démographique ou aux cas particuliers de la situation du francophone. Cependant, pour ce qui est du rapport aux messages médiatiques *en français*, les analyses montrent dans tous les cas des moyennes pour Montréal supérieures à celles qu'on trouve pour les deux autres villes. La thèse de l'influence de la démographie n'est donc pas dénuée de fondement. On ne saurait, toutefois, en faire l'ultime facteur de détermination de l'exposition au français. Car, sauf dans le cas de la radio, l'inclination pour le français est plus marquée à Toronto qu'à Ottawa. Par delà la démographie interviennent des déterminants qui animent la francité et assurent la reproduction de la culture au moins en faisant, d'une part, que les messages médiatiques qu'elle produit trouvent une audience et, d'autre part, que les destinataires se produisent eux-mêmes comme nécessaire finalité des messages. Or, ces déterminants parviennent à contourner les contraintes de la minoritude de telle manière que le français finit, dans la masse des messages, par se frayer une voie pour atteindre des destinataires mathématiquement peu probables mais néanmoins certains. Il faut donc que ces déterminants soient de taille à produire une vision qui ne se laisse pas happer par la symbolique dominante, et il ne semble pas que la démographie soit la seule apte à obtenir ou, au contraire, à compromettre ce résultat. Le cas de Toronto en est une belle illustration. La reproduction de la culture française au Canada et au Québec, on le voit, n'est pas qu'affaire de nombre. On sait déjà qu'elle est aussi affaire d'éducation, qu'elle est liée à la puissance du français dans l'univers global des messages de masse.

Les jeunes Franco-Ontariens, au cœur de l'adolescence, prennent leur distance par rapport au français. Le phénomène est aussi perceptible à Montréal, bien que dans de moindres proportions. Il y a bien encore là la preuve que la reproduction et la production d'une culture ne dépendent pas seulement du jeu des nombres. Même dans des situations nettement majoritaires, les francophones, vers l'âge de 15 ans, sont quelque peu tentés de délaisser leur propre culture. Le cas de la musique enregistrée est en cela des plus éloquentes. L'unilinguisme contribue certainement à freiner le déplacement vers l'anglais chez les adolescents de Montréal; cet unilinguisme sert aussi probablement à créer une symbolique favorable au français. Mais dans la mesure où le passage vers l'anglais est possible, par l'acquisition de la langue qui y

donne accès dans le discours ou par la reconnaissance de signes non linguistiques qui le rendent intériorisable dans la postmodernité, le cas franco-ontarien montre bien à quel point, au Canada et au Québec, le devenir de la francophonie transite par l'éducation, par l'aptitude à lire, même en anglais, mais surtout par l'acquisition des symboliques qui rendent le français nécessaire où qu'on soit.

BIBLIOGRAPHIE

- Breton, Philippe et Serge Proulx, *L'Explosion de la communication: la naissance d'une nouvelle idéologie*, Paris, La Découverte et Montréal, Boréal, 1989.
- Harvey, Fernand (dir.), *Médias francophones hors Québec et identité*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992.
- Innis, Harold, *Empire and Communication*, Oxford, Clarendon Press, 1950.
- _____, *The Bias of Communication*, Toronto, University of Toronto Press, 1951.
- Jones, Stan, *Capables de lire, mais pas très bien. Les lecteurs de niveau 3. Un rapport de l'enquête sur les capacités de lecture et d'écriture utilisées quotidiennement*, Ottawa (Ontario), Secrétariat national de l'alphabétisation, 1993.
- _____, *Enquête sur l'alphabétisation des adultes en Ontario*, Toronto (Ontario), Ministère de l'Éducation et de la Formation, 1992.
- Laflamme, Simon, «Les médias en milieu minoritaire: les rapports entre l'économie et la culture», dans Fernand Harvey (dir.), *Médias francophones hors Québec et identité*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, p. 25-35.
- Laflamme, Simon et Christiane Bernier, *Souvent en français. Rapport de l'enquête sur les habitudes de lecture et d'écriture des francophones de l'Ontario*, Sudbury, Centre FORA, 1996.
- Laflamme, Simon, Christiane Bernier, Pierre Bouchard et Nicole Mailloux, «Interrelation des médias et lecture en contexte francophone minoritaire», *Communication information*, à paraître.
- Laflamme, Simon et Donald Dennie, *L'Ambition démesurée. Enquête sur les aspirations et les représentations des étudiants et des étudiantes francophones du Nord-Est de l'Ontario*, Sudbury, Institut franco-ontarien, Prise de Parole, Collection universitaire, Série Études, 1990.
- _____, *Learning — That's Life! Conference Report and Recommendations. A National Conference on Literacy and Older Canadians*, Ottawa (Ontario), Secretary of State, National Literacy Secretariat, Ontario Department of Education, 1990.
- McLuhan, Marshall, *The Gutenberg Galaxy*, Toronto, Toronto University Press, 1962.
- _____, *Understanding Media*, London, Routledge and Kegan Paul, 1964.
- Montigny G. et al., *Adult Literacy in Canada: Results of a National Study*, Ottawa (Ontario), Statistics Canada, 1991.
- Ouellette, Bruno, *L'Analphabétisme chez les Franco-Albertains*, Edmonton, Université de l'Alberta, 1990. *Les Recommandations du Groupe de travail sur l'alphabétisation*, Winnipeg (Manitoba), Manitoba Literacy Office, 1989.
- Pacom, Diane et André Thibault, «L'alphabétisme chez les jeunes Franco-Ontariens; une aberration tragique», *Sociologie et sociétés*, vol. 26, n° 1, printemps 1994, p. 117-131.
- Wagner, Serge, «L'alphabétisation et la refrancisation», *Éducation et francophonie*, vol. 20, n° 2, août 1992, p. 30-33.
- Wagner, Serge et Pierre Grenier, *Alphabétisme de minorité et alphabétisme d'affirmation nationale. A propos de l'Ontario français*. Vol. 1: *Synthèse théorique et historique*, Toronto, Ministère de l'Éducation, 1991.

NOTES

1. Nous tenons à remercier Yves Lefier pour l'attention qu'il a accordée à ce texte. Les données sur

lesquelles reposent les analyses de cet article proviennent d'une enquête qui a été parrainée par le

Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation (FORA) et par le Regroupement des groupes

francophones d'alphabétisation populaire de l'Ontario (RGFAPO).

2. Harold Innis, *Empire and Communication*, Oxford, Clarendon Press, 1950; *The Bias of Communication*, Toronto, University of Toronto Press, 1951.

3. Marshall McLuhan, *The Gutenberg Galaxy*, Toronto, Toronto University Press, 1962; *Understanding Media*, London, Routledge and Kegan Paul, 1964.

4. Philippe Breton et Serge Proulx, *L'Explosion de la communication: la naissance d'une nouvelle idéologie*, Paris, La Découverte, et Montréal, Boréal, 1989.

5. Depuis les travaux de l'École de Francfort jusqu'à la récente théorie des industries culturelles.

6. Simon Laflamme, «Les médias en milieu minoritaire: les rapports entre l'économie et la culture», dans Fernand Harvey (dir.), *Médias francophones hors Québec et identité*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, p. 25-35.

7. Sur cette question, on lira avec intérêt les analyses, les essais et les témoignages parus dans l'ouvrage publié sous la direction de Fernand Harvey, *Médias francophones hors Québec et identité*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992.

8. G. Montigny et al., *Adult Literacy in Canada: Results of a National Study*, Ottawa (Ontario), Statistics Canada, 1991; Stan Jones, *Capables de lire, mais pas très bien. Les lecteurs de niveau 3. Un rapport de l'enquête sur les capacités de lecture et d'écriture utilisée quotidiennement*, Ottawa (Ontario), Secrétariat national de l'alphabétisation, 1993; Stan Jones, *Enquête sur l'alphabétisation des adultes en Ontario*, Toronto (Ontario), Ministère de l'Éducation et de la Formation, 1992; *Learning — That's*

Life! Conference Report and Recommendations. A National Conference on Literacy and Older Canadians, Ottawa (Ontario), Secretary of State, National Literacy Secretariat, Ontario Department of Education, 1990; Bruno Ouellette, *L'Analphabétisme chez les Franco-Albertains*, Edmonton, Université de l'Alberta, 1990; *Les Recommandations du Groupe de travail sur l'alphabétisation*, Winnipeg (Manitoba), Manitoba Literacy Office, 1989; Diane Pacom et André Thibault, «L'alphabétisme chez les jeunes Franco-Ontariens; une aberration tragique», *Sociologie et sociétés*, vol. 26, n° 1, printemps 1994, p. 117-131; Serge Wagner, «L'alphabétisation et la re francisation», *Éducation et francophonie*, vol. 20, n° 2, août 1992, p. 30-33; Serge Wagner et Pierre Grenier, *Alphabétisme de minorité et alphabétisme d'affirmation nationale. A propos de l'Ontario français. Vol. I: Synthèse théorique et historique*, Toronto, Ministère de l'Éducation, 1991.

9. Le sous-titre en est: *Rapport de l'enquête sur les habitudes de lecture et d'écriture des francophones de l'Ontario* (Simon Laflamme et Christiane Bernier, Sudbury, Centre FORA, 1996).

10. Réalité bien connue depuis *L'Ambition démesurée. Enquête sur les aspirations et les représentations des étudiants et des étudiantes francophones du Nord-Est de l'Ontario* (Simon Laflamme et Donald Dennie, Sudbury, Institut franco-ontarien, Prise de Parole, Collection universitaire, Série Études, 1990).

11. Simon Laflamme, Christiane Bernier, Pierre Bouchard et Nicole Mailloux, «Interrelation des médias et lecture en contexte francophone minoritaire», *Communication information*, à paraître.

12. Voir à ce sujet «Interrelation des médias et lecture en contexte francophone minoritaire», *loc. cit.*

13. $F(3,322) = 19,44$; $p < 0,001$.

14. $F(2,322) = 3,43$; $p < 0,05$.

15. $F(4,322) = 7,22$; $p < 0,001$.

16. $F(2,184) = 19,40$; $p < 0,001$.

17. $F(1,184) = 3,97$; $p < 0,05$.

18. $F(2,184) = 3,86$; $p < 0,05$.

19. $F(2,282) = 41,61$; $p < 0,001$.

20. $F(2,282) = 0,37$; $p = 0,69$.

21. $F(4,282) = 2,12$; $p = 0,08$.

22. $t = 12,29$; $D = 115$; $p < 0,001$.

23. $t = 6,87$; $D = 57$; $p < 0,001$.

24. $t = -6,40$; $D = 85$; $p < 0,001$.

25. Pour la lecture en général, la moyenne est de 2,75 et, pour la lecture en français, elle est de 2,80; $t = -0,63$; $D = 52$; $p = 0,53$.

26. Voir sur cette question les analyses de «Interrelation des médias et lecture en contexte francophone minoritaire», *loc. cit.*

27. Corrigé pour les résultats égaux, le test Kruskal-Wallis donne $\chi^2 = 69,57$; $p < 0,001$.

28. $F(2,397) = 0,61$; $p = 0,55$.

29. $F(2,397) = 6,62$; $p < 0,01$.

30. $F(2,383) = 106,87$; $p < 0,001$.

31. $F(2,383) = 12,32$; $p < 0,01$.

32. $F(4,383) = 0,73$; $p = 0,57$.

33. Bien que les différences ne soient pas tout à fait significatives dans une analyse de variance à un seul facteur: $F(2,144) = 2,91$; $p = 0,06$.

34. $F(2,394) = 0,22$; $p = 0,80$.

35. $F(2,394) = 5,50$; $p < 0,01$.

36. $F(4,394) = 2,08$; $p = 0,08$.

37. $F(2,388) = 99,91$; $p < 0,001$.

38. $F(2,388) = 28,96$; $p < 0,001$.

39. $F(2,389) = 1,44$; $p = 0,24$.

40. $F(2,372) = 19,58$; $p < 0,001$.

41. $F(4,372) = 0,77$; $p = 0,55$.

42. $F(2,140) = 18,13$; $p < 0,001$.